

# Chapitre 15

Le Musée colonial de Marseille, du projet scientifique initial à la découverte des cultures de l'Empire



**B. Sabattini**

Aix Marseille Univ., CNRS,  
CCJ, Aix-en-Provence,  
France

Donateurs

Marseille

Ethnographie

Naturalia

Parcours  
d'homme

Musée

Colonel Pelletier

Parcours d'objets

Ce chapitre est paru dans :  
Vila B. (2023), Les collections naturalistes de la faculté des sciences de Marseille (Université d'Aix-Marseille) : du matériel d'étude à la patrimonialisation  
Les Impromptus du LPED, n°7, Laboratoire Population-Environnement-Développement, UMR 151 (AMU – IRD), Marseille, 285 p.

## Introduction

Pour proposer une réflexion sur les processus d'appropriation passés et actuels, il faut d'abord comprendre les objectifs poursuivis par ceux qui ont contribué à l'enrichissement de ces collections, notamment au moment de leur constitution. Ceci s'avère possible en distinguant notamment ce qui ressort du projet scientifique initial de ce qui relève des aventures individuelles des donateurs : certains n'ont pas seulement participé à la collecte des « ressources de nos colonies », ils ont aussi découvert et su apprécier différentes facettes des civilisations des peuples de l'empire français, au point de se les approprier. C'est ce que par commodité nous regrouperons sous le terme de « collections ethnographiques » puisque c'est sous le terme de « produits ethnographiques », qu'ils sont présentés dans le premier numéro du journal *L'Expansion coloniale*, après le développement consacré à la description de l'agencement des produits des trois règnes : « À côté sont les produits ethnographiques de nos colonies françaises c'est-à-dire tous les ustensiles anciens et nouveaux soit d'ordre économique, soit d'ordre domestique : vêtements, chaussures, coiffures, soies, dentelles, pagnes, objets de ménage, vannerie, modèles de case et de paillotes céramiques, instruments agricoles, engins de chasse et de pêche, armes de guerre, instruments de musique, pirogues, fétiches et amulettes, etc. » (*L'Expansion coloniale*, 1<sup>er</sup> décembre 1907).

Dans ce cas, on a bien l'impression de « l'accumulation élargie au profane » dont parle Jean-Michel Léniaud (Léniaud, 1992) et nous verrons que ce sentiment provient de l'hétérogénéité apparente des « produits ethnographiques ». Cette hétérogénéité est due à l'absence d'une conception taxinomiste contrairement aux ressources des trois

règnes dont la collecte a été organisée systématiquement en vue de fournir les spécimens ou les échantillons nécessaires aux manipulations des travaux pratiques des cours coloniaux organisés par l'Institut colonial comme de ceux de la section coloniale créée en 1900 à l'École supérieure de Commerce Marseillaise : « Un enseignement de cet ordre ne peut être fructueux qu'à la condition d'être concret ; de là l'indissoluble connexion qui existe entre la fondation d'un Musée colonial et la création des cours didactiques : l'existence de l'une devant nécessairement impliquer la préexistence de l'autre. » (Heckel, 1900).

Cette note propose donc, au travers de plusieurs exemples de collecteurs-donateurs, de retracer la constitution des collections de l'ancien musée colonial au cours de ses premières années et les processus d'appropriation passés associés.

## I. Les collections d'Heckel ou l'ambition d'un inventaire des ressources naturelles

Le but initial était de répertorier les ressources naturelles de l'Empire colonial pour en étudier les différentes potentialités et cette idée directrice se retrouve très clairement dans les principes muséographiques : on présentera ainsi dans les collections minéralogiques le métal à côté du minerai brut et pour la flore, la ramie et ses produits dérivés. Dans la notice explicative de 1900, la présentation des bois révèle parfaitement cette volonté de présenter une documentation concrète aussi exhaustive que possible : « Les bois sont présentés sous leurs trois conditions, quand ils sont susceptibles de servir à la menuiserie ou à l'ébénisterie : 1° à l'état brut, le plus souvent de forts billots de 1 mètre de haut représentant le tronc naturel, puis 2° au sommet du tronc une coupe transversale

donnant la section brute polie ; enfin 3° une deuxième section verticale est vernie. Les collections de bois de la Nouvelle-Calédonie (très riche), de la Côte d'Ivoire et celles de la Réunion se présentent dans ces conditions. On peut ainsi, à la fois reconnaître l'aspect normal du tronc, et apprécier la beauté plus ou moins grande du bois » (Heckel, 1900).

Une note infrapaginale précise d'ailleurs : « À chaque espèce de bois correspond dans l'herbier un échantillon des autres parties de la plante (feuilles, fleurs, fruits) ». Rappelons que lors du déménagement de 1907 les herbiers qui font partie des collections du Musée ont gardé leur place dans les étagères des tables-vitrines (Figures 1 et 2).



Figure 1 : Salle de Madagascar et de la Réunion du Musée colonial à la faculté des sciences en 1922 (Carte postale Arecole, collection personnelle Bruno Vila, numérisation Bruno Vila).

## II. La mission du Dr André Rançon en Haute-Gambie (1891-1892) : des préoccupations scientifiques à la curiosité ethnographique



Figure 2 : Galerie des collections générales du Musée colonial à la faculté des sciences en 1922 (Carte postale Arecole, collection personnelle Bruno Vila, numérisation Bruno Vila).

Le fond originel des collections est constitué par la collection Heckel, mais le savant n'a eu de cesse de chercher à compléter celui-ci. Ainsi, plusieurs missions spéciales en Afrique (Dr Rançon), en Guyane (Geoffroy) ou en Nouvelle Calédonie (Jeanneney) ont fortement contribué à l'enrichissement des collections tout en participant à l'effort de recherche appliquée comme nous allons le voir à partir de l'exemple

de la Mission au Soudan. Par la suite, grâce au vaste réseau de correspondants établis dans tout l'empire comme aux dons d'industriels ou de négociants, Heckel réussira à accroître le nombre d'objets présentés au point que dès 1900, les vitrines envahissent l'entrée et les couloirs du boulevard des Dames. Le déménagement rue Noailles ne résoudra qu'en partie le problème du manque de place.

Le docteur Rançon rédigea un premier récit de cette mission pour la revue créée par Édouard Charton *Le Tour du Monde* (Rançon 1893). Ce copieux article de près de 90 pages fut diffusé en 9 épisodes. Il fut ensuite repris et complété par l'auteur pour les *Annales du Musée Colonial de Marseille* sous le titre *Dans la Haute-Gambie, Voyage d'exploration scientifique* (Rançon, 1894). Outre ce récit, Rançon publia l'année suivante une série d'articles dans le *Bulletin de la Société de géographie commerciale de Bordeaux* sur la flore de la région (Rançon, 1895).

André Rançon s'était vu confier une mission dont l'objectif découlait de précédentes recherches menées par le Professeur Heckel, comme il l'écrit lui-même au début de son récit : « Par décision de M. le sous-secrétaire d'État des colonies en date du 16 mars 1891, j'avais été chargé d'une mission scientifique dont le principal objet était de rechercher au Soudan Français les végétaux à gutta-percha et d'en faire une étude aussi complète et aussi consciencieuse que possible. Muni d'instructions détaillées, bien outillé, et après avoir reçu, à Paris, au Muséum d'histoire naturelle auprès de M. le professeur Cornu, et, à Marseille, à la Faculté des sciences, sous la savante direction de M. le professeur Heckel, l'éducation technique indispensable pour accomplir les travaux qui m'étaient confiés, je m'embarquai à Bordeaux, le 20 avril ».

Il rentrera en France le 18 juin suivant et comme le souligne le Professeur Heckel qui en rédige l'introduction, son ouvrage permet au lecteur de juger « à quel point M. le Dr Rançon, par les résultats de sa mission, a dépassé les espérances de ceux qui la lui confièrent et

combien il a su élargir le cadre restreint du programme qui lui était tracé. »

En effet, loin de se contenter d'étudier les végétaux à gutta-percha susceptibles de pallier la progressive extinction de cette essence dans les Iles de la Sonde, André Rançon s'intéressa à l'ensemble de la « flore utile » de la région parcourue. Dans sa monographie, le chapitre VII sur les végétaux produisant du caoutchouc et de la gutta percha ne représente qu'une vingtaine de pages sur un total de 152 (Rançon, 1894). Surtout, son récit permet de constater qu'à côté de l'étude scientifique de la flore de la région explorée, il recueille nombre d'observations de type ethnographique comme par exemple l'utilisation du mil à des fins tinctoriales : « Des feuilles et des tiges de certaines variétés, le baciba et le guessékélé, par exemple, les forgerons retirent, je ne sais trop par quel procédé, une belle couleur rouge vineux, qui leur sert à teindre les pailles avec lesquelles ils tressent leurs corbeilles, leurs chapeaux et les paillasons destinés à couvrir les calebasses » (Rançon, 1893).

On peut penser que c'est cet intérêt pour les artefacts tirés des plantes qui l'a poussé ainsi à rapporter les 2 chapeaux désormais conservés au Musée du Quai Branly (Figure 3).





Figure 3 : Chapeaux de la mission Rançon. Musée du Quai Branly (Inv. 71.1962.80.11 et 71.1962.80.12).

Plus surprenant apparaît le long excursus consacré au balafon à propos de la sérénade offerte par le chef du village de Sini le 27 octobre 1891 : « À quatre heures du soir, Massa-Ouli m'envoya son tam-tam et je fus obligé, pour lui être agréable, d'assister à la sérénade qu'il me donna devant notre logement. Très curieux ce tam-tam. Il se compose de tambourins et de balafons et les airs que jouent les artistes ne manquent pas d'un certain agrément. Quiconque a entendu le balafon ne peut oublier les sons harmonieux que rend ce primitif instrument, et la virtuosité, si je puis parler ainsi, dont font preuve ceux qui en jouent. Tout le monde connaît le tambourin des peuplades africaines. Il n'en est pas de même du balafon. Aussi croyons-nous devoir en donner ici une description détaillée. Je crois donc devoir rapporter textuellement ce que j'écrivais à ce sujet, sur les lieux mêmes, dans mes notes journalières. » (Rançon, 1894).

Ceci n'est qu'un exemple parmi d'autres de

la diversité des annotations présentes dans l'ouvrage publié en 1894 et l'on aimerait ainsi disposer de l'inventaire détaillé des dons du Médecin principal des Colonies au Musée de Marseille. Nous ne possédons malheureusement que l'indication très brève de la notice de 1900 : « Géologie, histoire naturelle, ethnographie : mission au Soudan ». On peut cependant se faire une idée des « produits ethnographiques » à partir des 31 objets que le Musée de l'Homme a récupérés en 1962 et qui sont maintenant au Musée du Quai Branly. Si les armes prédominent, on notera un nombre important de Calebasses dont l'une (inv. 71.1962.80.8) a conservé une étiquette intéressante : elle porte en dessous de l'en-tête « Musée colonial de Marseille » « collection de Calebasses du Soudan », puis « Mission Rançon ». Il s'agit là pour la plupart d'ustensiles de cuisine, vase, cuiller ou plat (pour le couscous en particulier à en juger par le nombre de fois où elles apparaissent pour cet usage dans le récit de voyages ; Figure 4).



Figure 4 : Calebasse et son étiquette. Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.80.8)

Un couteau faucille et une planche - râpe documentent les travaux agricoles ou domestiques tandis que le tabouret (inv. 71.1962.80.1) est sans doute le petit tabouret réservé aux femmes à propos duquel Rançon raconte une anecdote visant à illustrer les pratiques superstitieuses des africains, même chez ceux qui avaient longtemps vécu avec les Européens « Dans la case où j'étais logé à Demba-Counda se trouvait un de ces petits tabourets sur lesquels les femmes ont l'habitude de s'asseoir. Je ne sais à quel moment je dis à

Almoudo de s'y asseoir. Je le vis alors examiner attentivement cet escabeau et cracher ensuite légèrement dessus. Je lui demandai les motifs de cette nouvelle pratique. Ce à quoi il me répondit : « Ces sièges ne sont faits que pour les femmes, et si un homme s'assoit dessus sans y avoir préalablement craché, tous les enfants qu'il aura dans la suite seront sûrement des filles. » Or, comme Almoudo venait de se marier, on comprendra aisément que comme tout bon noir, son unique désir était de voir ses fils perpétuer sa race et son nom. Je me suis souvent demandé quels pouvaient être les motifs de cette étrange superstition. Je n'ai jamais pu, malgré mes recherches, en avoir une explication satisfaisante. » (Figure 5 ; Rançon 1894, p.168).



Figure 5 : Tabouret. Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.80.1).

Au-delà de ces jugements de valeur qui témoignent des préjugés de beaucoup des hommes qui contribuèrent au travail de collecte et d'enrichissement du Musée colonial de Marseille, l'exemple du docteur Rançon et de sa mission au Soudan illustre parfaitement le processus qui mène de l'exploration scientifique des ressources de

l'Empire à la découverte ethnographique des cultures des peuples y habitant, découverte qui pousse ces mêmes explorateurs scientifiques à rapporter de leurs voyages les objets plus ou moins hétéroclites qui avaient éveillé leur curiosité.

C'est ce que nous voudrions étayer en revenant sur deux figures de donateurs apparaissant dans la liste de 1900, le colonel Pelletier et Jean Rouët.

### III. Des donateurs au profil diversifié : le colonel Pelletier, un officier de l'infanterie coloniale

Le point de départ de l'enquête sur ce donateur, représentatif du rôle joué par les officiers de l'infanterie coloniale, est l'apparition du nom du « Colonel Pelletier » sur plusieurs échantillons conservés à l'Université Aix-Marseille, parmi lesquels un échantillon de cannelle est particulièrement intéressant parce qu'il a conservé intactes deux étiquettes (Figure 6) sur lesquelles on pouvait lire :

- Sur la première : Musée colonial de Marseille, Annam, Cannelle du Tonkin, Don du Colonel Pelletier, Cette cannelle sert à payer l'impôt au Nga An (Annam) ;

- Sur la seconde : Indochine, *Cinnamomum obtusifolium*, Lauracées, Cannelle, Annam (Nghé An) avec un numéro 333 d'une autre main.

Ce numéro permet de retrouver notre échantillon dans le second volume du *Catalogue descriptif des collections botaniques* dédié aux collections provenant d'Indochine (Jumelle, 1930) et replace ainsi notre échantillon dans la partie VI de cet ouvrage : plantes à condiments et à aromates, à la suite du numéro 329. — *Cinnamomum obtusifolium* ; écorces de cannelle. — Lauracées. — Annam où Henri Jumelle présente le cannellier d'Indochine, sa répartition géographique, précisant en outre qu'« une partie de la récolte est prélevée comme part royale ».

Et on retrouve le Colonel Pelletier dans la liste des donateurs : « M. le Colonel Pelletier, français, colonel infanterie marine : Bois, armes, ethnographie et histoire naturelle de : Calédonie, Chine, Tonkin » (Heckel, 1900).



Figure 6 : Échantillon de cannelle conservé à l'Université d'Aix-Marseille (MCOL 480) collectée par le colonel Pelletier et conservée dans les collections du musée colonial de l'Université d'Aix-Marseille (Photographie Arnaud Mabilais)



La diversité des provenances géographiques des objets ne surprend pas dans la mesure où les officiers de l'Infanterie coloniale changeaient régulièrement d'affectation (tour colonial). On retrouve ici aussi une typologie variée où, à côté de « bois » et « histoire naturelle », sans doute des échantillons fournis comme correspondant de l'Institut et du Musée, sont notés « armes » et « ethnographie » dont on peut penser qu'ils sont le résultat des acquisitions personnelles du colonel Pelletier en fonction de ses curiosités ou de ses centres d'intérêt.

La Notice de 1900 permet de préciser un peu plus certains de ces dons. En ce qui concerne les bois, on apprend ainsi qu'il s'agit d'échantillons visant à documenter les espèces présentes en Nouvelle Calédonie : « En outre, autour des vitrines horizontales, sont rangés des billots de bois variés, préparés et envoyés sur les ordres du colonel Pelletier. Ces billots, d'une hauteur de 1 mètre environ, sont fendus suivant le diamètre, sur une partie de leur longueur, et vernis sur la tranche. On peut ainsi, à la fois reconnaître l'aspect normal du tronc, et apprécier la beauté plus ou moins grande du bois. »

Il s'agit bien là d'un relais officiel : c'est sans doute en tant que commandant des troupes coloniales stationnées dans cette colonie que le colonel Pelletier peut prélever et envoyer à Marseille les échantillons de bois afin de pouvoir les présenter au public dans l'espace consacré à cette colonie. On renverra à la présentation générale des bois citée en début d'article où était d'ailleurs soulignée la richesse des échantillons de Nouvelle Calédonie.

Un autre passage de cette *Notice* éclaire en revanche les « produits ethnographiques » légués par le colonel. Lors de la présentation de

la partie du Musée consacrée à l'Asie (Jumelle, 1931) : « Ici encore, le Musée colonial est redevable au colonel Pelletier de très nombreux objets. Tous proviennent du pays de Muong. Ce sont des poteries, des vases, des étoffes, des vêtements, des instruments de musique, un canot et des reproductions en miniature des divers véhicules en usage dans le pays. »

Parmi les 238 objets asiatiques provenant du Musée de Marseille et conservés au Musée du Quai Branly, deux des objets donnés par le colonel ont pu être sûrement identifiés grâce à la conservation de leur étiquette d'origine où apparaît le nom du donateur (inv. 71.1962.3.16 et inv. 71.1962.3.19.1-2 ; Figure 8). On notera que si l'une des notices du Quai Branly reprend l'indication de provenance, l'autre n'en fait pas état. Il s'agit en fait d'un bonnet de cérémonie (inv. 71.1962.3.16 ; Figure 7) et d'« ornements de coiffure pour les mandarins annamites » (inv. 71.1962.3.19.1-2 ; Figure 8) - pièces du bien connu bonnet à ailettes (*Mu Canh Chuôn*). On peut se demander si les deux instruments de musique (inv. 71.1962.3.145 Em et inv. 71.1962.3.233 ; Figure 9) comme les navettes à tisser (inv. 71.1962.3.108 et inv. 71.1962.3.109.1-2) explicitement identifiés comme relevant de la culture Muong ne pourraient pas faire partie eux aussi des objets donnés par le colonel.

Il faudrait mener une enquête dans les archives du Musée du Quai Branly afin de confirmer que les différentes pièces d'armure de cour (inv. 71.1962.3.26.1 à inv. 71.1962.3.26.11) provenant de la dispersion des collections de Marseille sont des vestiges du don Pelletier. On remarque en effet que la *Notice* de 1900 ne fait état que d'un seul donateur d'objets provenant de Chine : le Colonel Pelletier. La photo de l'entrée du Musée colonial de la rue



Figure 7 : Bonnet de cérémonie. Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.3.16).



Figure 8 : Ornements de coiffure. Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.3. 19.1-2).



Figure 9 : Instruments de musique. Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.3.145 Em et 71.1962.3.233).

Noailles (Figure 10) n'est malheureusement pas assez nette pour distinguer si l'une des deux armures qui accueillait les visiteurs est celle du Quai Branly. Si c'était le cas, nous aurions là une indication intéressante sur les « armes » rapportées d'Indochine par l'officier de l'infanterie coloniale.



**Figure 10 :** Entrée du Musée colonial de la rue de Noailles in *L'expansion coloniale*, *Bulletin de l'Institut colonial Marseillais*, 1<sup>er</sup> décembre 1907, 1<sup>ere</sup> année n°1, p.5. téléchargeable sur le site<sup>1</sup>

Reste à expliquer comment ce Saint-Cyrien, né à Saintes le 17 juin 1848, sorti de l'école dans le corps des chasseurs et ayant rejoint

l'infanterie de marine en 1878, a pu nouer des liens avec l'Institut colonial marseillais et devenir un des donateurs du Musée colonial. C'est dans les entrefilets du journal *Le Petit Marseillais* du 9 mai 1887 que l'on trouve des éléments de réponse. On commencera par citer celui qui témoigne le mieux des relations entre la société marseillaise et l'officier : « *Les nombreux amis que M. Pelletier (Isidore Charles), chef de bataillon au 1<sup>er</sup> régiment d'infanterie de marine, compte à Marseille, apprendront certainement avec le plus vif plaisir que, par décret du 5 mai courant, cet excellent officier supérieur a été nommé au grade de lieutenant-colonel. Depuis plus de trois ans, M. Pelletier est au Tonkin, où sa brillante conduite l'a plusieurs fois déjà signalé à l'attention de ses chefs ; l'avancement qu'il vient d'obtenir, et auquel nous applaudissons, est donc justement mérité.* »

Cette promotion apparaît ainsi comme la juste conclusion de sa participation à la campagne de pacification de la vallée du Fleuve Rouge où il s'illustre entre autres par la prise de Lao Kai. Il est possible de mieux préciser son rôle grâce à la citation à l'ordre du jour du corps expéditionnaire, rappelée dans l'article que lui consacre la revue *L'Armée coloniale* le 21 février 1892 : « *Placé, en septembre 1886, à la tête de la région du Haut-Fleuve Rouge envahie par les Pavillons noirs, a fait preuve pendant huit mois, dans ce commandement, des qualités militaires les plus brillantes ; a, par une série d'opérations intelligemment préparées et habilement conduites, affranchi du joug des Chinois, un vaste territoire ; a rendu ainsi des services éminents à la cause française en Extrême-Orient.* ».

Durant son séjour en Indochine, Isidore Charles eut à remplir des tâches non militaires comme le prouve l'apparition de son nom dans la liste des premiers membres du « Comité permanent d'étude des questions agricoles, commerciales et industrielles » (*Le Moniteur de l'Annam et du Tonkin*, 1886). Ainsi s'explique la collecte des échantillons de cannelle dans les différentes provinces du Tonkin, comme la place occupée par les objets du pays Muong parcouru en tous sens lors des opérations militaires, ou encore l'apparition d'armes chinoises ou tonkinoises.

Si ce séjour au Tonkin et dans la zone frontière avec la Chine et le Laos marque une étape importante de sa carrière, le lieutenant-colonel sera par la suite envoyé comme commandant des troupes stationnées en Martinique, puis en Nouvelle Calédonie. C'est à Marseille qu'il meurt à la Villa Marguerite le 31 octobre 1898, des suites d'une maladie contractée aux colonies : l'article que publie *Le Petit Marseillais* (1898) nous apprend qu'il faisait partie du cercle proche de la famille de Léon Cheuret dont Gustave Toussaint Bourrageas, le Directeur du quotidien, avait épousé la fille. Si l'on ajoute que le journal apparaît dans la liste des Donateurs en espèces du Musée colonial, on peut mieux saisir le processus d'intégration de ce donateur dans le cercle gravitant autour de l'Institut colonial.

<sup>1</sup> [https://odyssee.univ-amu.fr/files/original/2/339/BUSC\\_49782-Expansion-coloniale\\_1907\\_01.pdf](https://odyssee.univ-amu.fr/files/original/2/339/BUSC_49782-Expansion-coloniale_1907_01.pdf).



## IV. Des donateurs au profil diversifié : Jean Rouët, de la culture du riz à la civilisation indochinoise

Toujours parmi les donateurs du Musée colonial, une figure de colon émerge, celle de Jean Rouët. Il apparaît en effet dans un passage de la description des collections asiatiques comme dans la liste des donateurs de la *Notice* de 1900 :

M. Rouët,  
français,  
fonctionnaire des postes au Laos ;  
Ethnographie : Annam et Cambodge.

Avec lui, le profil change totalement. Il ne s'agit plus d'un correspondant participant à l'œuvre commune de collecte comme dans les cas précédents de l'explorateur ou du militaire, mais d'un colon bénéficiant des résultats des recherches menées par l'Institut colonial. Même si Jean-Baptiste-Félix Rouët a en effet occupé plusieurs postes de fonctionnaire des postes et télégraphes en Indochine comme en Algérie (*Bulletin de la Société de géographie de Marseille*, 1898, 1899), il semble avoir très tôt décidé de s'installer comme colon et à partir de sa retraite (*Bulletin officiel de l'Indochine française*, 1904), il consacra une grande partie de son temps à cette sphère d'activité : en 1899 déjà, lors de son admission à la Société de géographie commerciale de Paris, il est présenté d'abord comme « propriétaire à Tu Xu (Quang Ngai, Annam) », sa fonction de commis aux postes et télégraphes en Algérie ne venant qu'en second lieu (*Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris*, 1899). Il s'engage dans de nombreux organismes liés au monde agricole : secrétaire et trésorier de l'assemblée générale des planteurs de 1906, secrétaire archiviste à la chambre d'agriculture du Tonkin en 1907 (Dabat, 2016).

Les liens avec la recherche fondamentale apparaissent dans un article publié dans *l'Avenir du Tonkin* du 18 mai 1906 portant sur

deux nouvelles variétés de pommes de terre *Solanum commersonii* (Uruguay) et *Solanum maglia* (Chili) qui pourraient être acclimatées en Indochine. Après la présentation de leurs qualités respectives, l'article s'achève en renvoyant les intéressés à « M. Jean Rouët, secrétaire archiviste à la chambre d'agriculture du Tonkin, qui se fera un plaisir de les renseigner » (*l'Avenir du Tonkin* du 18 mai 1906). Un autre article présentant cette fois-ci une variété de fourrage provenant d'Afrique le *Poa guineensis* se conclut de la même façon, tandis qu'un troisième, l'année suivante, s'intéressant à l'introduction du coton Caravonica indique en introduction que Jean Rouët a été le premier en août 1905 à importer ces graines et à les cultiver « en amateur » dans le jardin de la Chambre d'Agriculture (*l'Avenir du Tonkin* du 2 juin 1906).

Jean Rouët est aussi membre de plusieurs Sociétés de géographie (Paris, Marseille entre autres) et sera un membre très actif de la section Indochinoise de la Société de Paris dont il assure le secrétariat durant de nombreuses années. C'est grâce à ce réseau qu'il peut présenter des conférences sur l'Indochine à la section corrézienne en 1908 comme à Alger en 1909. Le compte-rendu de ces dernières est très éclairant : « l'heure avancée ne permettant pas au conférencier de terminer sa communication, le Bureau lui réserve la parole pour la prochaine réunion bimensuelle » (*Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord*, 1909). La seconde partie de l'exposé sur « l'Indochine et ses produits » - qualifiée d'« excellente leçon de choses » par le Président - permet à Jean Rouët de présenter concrètement divers produits « costumes, soieries, livres graines de thé, monnaies, cannelle » en insistant sur la vie bon marché et l'intérêt de nouer des « relations commerciales suivies » avec cette colonie. Suit une projection

de « très beaux clichés représentant des paysages de l'Indochine, des marchés, des types indigènes, des gens du peuple, des femmes des mandarins, des pirates, etc. »

On le voit, Jean Rouët se place bien dans l'optique d'une Société de géographie « commerciale » où l'aspect économique est plus prégnant que l'aspect scientifique. Apparaît surtout, à côté d'une vision purement pragmatique, la fascination exercée par la région présentée qui montre une appropriation de la culture indochinoise, vraisemblablement favorisée par le remariage de Jean Rouët avec une Indo-Chinoise, Nguyễn Thị Quế (Anom, État civil, Algérie Alger, 1897. Acte de mariage Acte de mariage n°484, 11 novembre 1897<sup>2</sup>, p 501-502). C'est sans aucun doute ce qui explique qu'à côté d'instruments agraires témoignant de l'intérêt pour les pratiques agricoles du paysan annamite dont il fait l'éloge dans ses conférences, prennent place des objets de l'art de la table liés à la civilisation du riz. Il est intéressant de constater que ces objets sont répertoriés dans le *Catalogue des collections botaniques de l'Indochine* à la suite des items consacrés aux diverses espèces de riz et à leurs dérivés (numéros 1-61), en commençant par l'outillage pour la culture du riz : repiqueuse, rouleau de rizières (en réduction), couteau pour couper le riz sur tige (62), puis le mortier à riz (62bis) et les paniers à riz pour le voyage (63). Viennent ensuite les couverts : baguettes de Cochinchine (64) et du Laos (64bis), les appuis pour les baguettes à riz provenant de la province de Quang Ngai (65), un couteau pour délayer le paddek provenant du Bas-Laos (66), une cuiller laotienne pour servir le riz (67). Pour finir, sont présentés des exemplaires plus précieux

: des baguettes en or et ivoire de la province de Quang Ngai qualifiées de « très anciennes » (68), des baguettes en bambou et argent « de fabrication japonaise » (69) et des cuillers annamites du XVIII<sup>e</sup> siècle (70). C'est seulement là qu'Henri Jumelle indique qu'il s'agit d'objets donnés par M. Jean Rouët, avant de revenir sur les précisions apportées par celui-ci sur les cuillers (*cai muong lua*) qui « servaient dans les dîners de grande cérémonie comme rince-bouche » (Jumelle, 1930).



Figure 11 : Porte baguettes et son étiquette. Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.3.102.1-3).

Ce catalogue montre bien le processus qui mène de la description des ressources



naturelles à l'exposé de leurs différentes utilisations et/ou transformations, puis à la présentation de l'univers technique pour déboucher sur des aspects culturels, voire des objets d'art. On comprend mieux à travers cet exemple comment le Musée colonial a pu accepter et présenter ces dons de « produits ethnographiques », le contexte permettant de comprendre l'exploitation par les populations locales des ressources ainsi répertoriées. Parmi ces objets, un seul a pu être identifié de façon certaine dans les collections du Musée du Quai Branly grâce à la conservation de son étiquette d'origine. Il s'agit des portes baguettes (65) portant désormais le numéro d'inventaire 71.1962.3.102.1-3. On retrouve bien par ailleurs deux « rouleaux à aplanir les rizières » (inv. 71.1962.3.106 et inv. 71.1962.3.112.1-3 ; Figure 11) indiqués comme provenant du Musée colonial de Marseille, mais il ne semble pas s'agir de modèles réduits.

Les centres d'intérêt de Jean Rouët ne se bornaient pas à l'agriculture et à l'art de la table. Bien qu'il ne soit pas fait état de don d'instruments de musique de sa part, je voudrais pour compléter son portrait évoquer un autre domaine qui a retenu son attention, celui de la musique et son rôle clé dans l'envoi d'instruments annamites à l'exposition coloniale de Marseille en 1906. En effet, Jean Rouët a aussi été président du Comité de patronage de la Société philharmonique annamite de Hanoi et à ce titre s'est beaucoup investi pour réunir les instruments à envoyer à cette exposition (Figure 12). Il est surtout à l'origine de l'élaboration d'une plaquette de présentation de ces instruments réalisée grâce à un financement de 50 piastres octroyé par le Résident supérieur « pour achat d'instruments



**Figure 12 :** Tam-Tam du Musée du Quai Branly (inv. 71.1962.3.234) et son étiquette permettant de l'identifier avec les instruments de l'exposition de 1906<sup>3</sup>

et frais de rédaction et d'impression d'une étude historique sur la musique annamite » (*Bulletin administratif du Tonkin*, 1906).

Un article de *l'Avenir du Tonkin* en date du 30 décembre intitulé « juste récompense » nous en apprend plus sur cette initiative couronnée de succès puisque « La société philharmonique annamite de Hanoi a obtenu le grand prix du groupe X, classe 54 et 55 à l'Exposition Nationale Coloniale de Marseille » : l'ouvrage était composé de trois textes, en caractères chinois, quocngu et français, et fournissait l'historique de chacun des instruments exposés. L'article fait ensuite état d'un exemplaire richement orné offert au roi d'Annam ainsi que du fait que les instruments de musique avaient été donnés au Conservatoire de musique de Paris par

les soins de M. Le Professeur Combarieu, du Collège de France. Cet épisode est révélateur de l'attraction exercée par la musique annamite sur les Français d'Indochine qui ont rapporté en France nombre d'instruments dont plusieurs donnés au Musée colonial (Figure 13). De même que les balafons africains, ils témoignent de l'ouverture à d'autres aspects de la culture des populations de l'Empire colonial et du fait qu'à côté de l'appropriation des ressources - appropriation qui peut être vécue comme une exploitation, voire une spoliation-, il y avait place pour un autre type d'appropriation, celui de la culture de l'autre.



**Figure 13 :** Vièle à deux cordes (Đàn nhị). Musée du Quai Branly, inv. 71.1962.3.207<sup>4</sup>

<sup>3</sup> lien permanent du Quai Branly : [https://collections.quaibrany.fr/?permq=permq\\_faf0bee7-56a2-4181-9c3e-ee1c2d-0b0a4d](https://collections.quaibrany.fr/?permq=permq_faf0bee7-56a2-4181-9c3e-ee1c2d-0b0a4d)

<sup>4</sup> <http://www.quaibrany.fr/fr/explorer-les-collections/base/Work/action/show/notice/64663-viele/page/1/>

## Conclusion

Par une étude des collections et de leurs donateurs, il s'avère ainsi possible de distinguer ce qui relève du projet scientifique initial de ce qui relève des aventures individuelles de ces mêmes donateurs qui, à côté des échantillons collectés pour le Musée, ont rapporté des objets dont la vocation première était d'aider à la réévaluation personnelle de leur rencontre avec les cultures. En en faisant don au Musée colonial, ils entendaient partager cette découverte et montrer aux visiteurs du musée que l'Empire colonial ne disposait pas seulement de ressources naturelles mais était aussi riche de toute la diversité culturelle des peuples qui l'habitaient. Ils apparaissent alors comme des médiateurs au sens de J.-M. Léniaud (1992, p.3) et l'hétérogénéité, reflétant la variété des critères adoptés, devient révélatrice de la diversité des parcours personnels qui ont conduit à la procédure d'appropriation.

Il était important d'avoir à l'esprit ces différents modes de constitution des collections du Musée colonial pour comprendre la scission opérée au moment du démantèlement de 1961 entre les collections d'histoire naturelle, en particulier les herbiers, dont la valeur d'usage - permettre l'illustration des enseignements de botanique ou d'autres disciplines scientifiques - n'était pas remise en question et ne nécessitait donc pas un processus de patrimonialisation et les collections dites « ethnographiques » qui en revanche subissaient de plein fouet le contrecoup du processus de décolonisation en cours (Sabattini, 2023).

## **Anom, État civil, Algérie Alger**

- 1897. Acte de mariage n°484, 11 novembre 1897 : <http://anom.archivesnationales.culture.gouv.fr/caomec2/osd.php?territoire=ALGERIE&registre=65>, p.501-502. Consulté le 6 février 2022.

## **Armée coloniale (L')**

- 1892, 21 février, p.1-2. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5736412z>. Consulté le 6 octobre 2020.

## **Avenir du Tonkin (L'),**

- 1906, 18 mai, p.3. <https://www.retronews.fr/journal/l-avenir-du-tonkin/18-mai-1906/1679/2862615/3> consulté le 18 janvier 2023  
- 1906, 2 juin, p.3 « un fourrage précieux » <https://www.retronews.fr/journal/l-avenir-du-tonkin/2-juin-1906/1679/2862821/3> consulté le 18 janvier 2023  
- 1907, 1<sup>er</sup> mai, p. 3 « Culture nouvelle » coton Caravonica. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2766463g/f3>

## **Bulletin administratif du Tonkin,**

- 1906. Arrêté du Résident supérieur p.i. au Tonkin en date du 02 avril 1906 publié au, p. 378.

## **Bulletin de la Société de géographie d'Alger et de l'Afrique du Nord**

- 1909, p.XXXIII Séance bimensuelle du 6 mai 1909 et p. XLII Séance du 27 mai 1909 <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k937622s/f334.item>, consulté le 18 janvier 2023

## **Bulletin de la Société de géographie de Marseille,**

- 1898. p. 431. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k201222q/f435.item> consulté le 18 janvier 2023  
- 1899. p.487. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2012233/f481.item> consulté le 18 janvier 2023

## **Bulletin officiel de l'Indochine française,**

- 1904-1, Hanoi, 1904. p. 65, p. 70. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k64337203> consulté le 18 janvier 2023

## **Bulletin de la Société de géographie commerciale de Paris,**

- 1899. p.448. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k105785c/f448.item>.r=Rouët consulté le 18 janvier 2023

## **Dabat A.,**

- 2016. L'exil politique de l'empereur Hàm Nghi à Alger, dans Alain Ruscio (dir.), *Une vie pour le Vietnam. Mélanges en l'honneur de Charles Fourniau*, Paris, Indes Savantes, 2016, p. 161-183. Version 1 téléchargeable : (hal-02131848). <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02131848/document>

## **Expansion coloniale (L'), Bulletin de l'Institut colonial Marseillais,**

1907, 1<sup>er</sup> décembre, 1<sup>re</sup> année n°1, p.7. Bibliothèque numérique patrimoniale, consulté le 12 octobre 2020, <https://odyssee.univ-amu.fr/items/show/339> consulté le 18 janvier 2023

## **Heckel É.,**

- 1900. *Notice sur le Musée & l'Institut Colonial de Marseille publiée à l'occasion de l'Exposition universelle de 1900, Marseille, 1900*, p.3 = Heckel, Édouard (1843-1916). « Institut (L) et le Musée colonial de Marseille, » Bibliothèque numérique patrimoniale, consulté le 5 octobre 2020, <https://odyssee.univ-amu.fr/items/show/562>.

## **Jumelle H.,**

- 1930. Catalogue descriptif des collections botaniques du Musée colonial de Marseille : Indochine. *Annales du musée colonial de Marseille*. 4<sup>e</sup> série, 8e volume. *Bibliothèque numérique patrimoniale*, consulté le 11 février 2022, <https://odyssee.univ-amu.fr/items/show/152> consulté le 18 janvier 2023

## **Léniard J. - M.,**

- 1992, *L'Utopie française. Essai sur le Patrimoine*, Éditions Mengès, Paris, p.3.

## **Moniteur de l'Annam et du Tonkin (Le),**

- 1886, 12 juillet, n°4, p.215-216. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6462524k/f11.item>. Consulté le 12 octobre 2020.

## **Petit Marseillais (Le),**

- 1887, 9 mai. p.2. <https://www.retronews.fr/journal/le-petit-marseillais/09-mai-1887/437/2223183/2>. Consulté le 8 octobre 2020.  
- 1898, 1<sup>er</sup> novembre. p.2 : <https://www.retronews.fr/journal/le-petit-marseillais/01-novembre-1898/437/1520983/2>. Consulté le 12 octobre 2020.

## **Rançon A.**

- 1893. Dans la Haute-Gambie. In *Le Tour du monde : nouveau journal des voyages*. Publié sous la direction de M. Édouard Charton. 1895, p.489 [https://odyssee.univ-amu.fr/files/original/2/336/AOM-21329\\_Anales-Institut-botanico-geol\\_1894.pdf](https://odyssee.univ-amu.fr/files/original/2/336/AOM-21329_Anales-Institut-botanico-geol_1894.pdf). Consulté le 5 février 2022  
- 1894. *Dans la Haute-Gambie, Voyage d'exploration scientifique. Annales de l'Institut botanico-géologique colonial de Marseille*, 2, 1894 [https://odyssee.univ-amu.fr/files/original/2/336/AOM-21329\\_Anales-Institut-botanico-geol\\_1894.1.pdf](https://odyssee.univ-amu.fr/files/original/2/336/AOM-21329_Anales-Institut-botanico-geol_1894.1.pdf). - 1895. *Étude de botanique exotique. La Flore utile du bassin de la Gambie, Extrait du Bulletin de la société de géographie commerciale de Bordeaux*. Bordeaux. Imprimerie G. Gounouilhou <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k145837p> Consulté le 5 février 2022

## **Sabattini B.**

- 2021 La musique vietnamienne à l'exposition coloniale de 1906, Le blog Gallica, 4 novembre 2021. <https://gallica.bnf.fr/blog/04112021/la-musique-vietnamienne-lexposition-coloniale-de-1906>. Consulté le 5 février 2022  
- 2023. Regards croisés sur les collections de l'Université : la patrimonialisation du Musée colonial de Marseille. *Les Impromptus 7* : 262-270.